

Jean-Luc Nancy : « Nos mauvaises habitudes de penser brouillent la saveur du présent. »

Marianne, Publié le 11/12/2020 à 12:36

Propos recueillis par [Nicolas Dutent](#) et Rober Redeker

Dans son dernier essai, le philosophe Jean-Luc Nancy invite à cultiver le présent et souligne que le virus, s'il nous éloigne en apparence, rapproche la communauté. Entretien avec un de nos plus grands penseurs qui privilégie la lecture à la censure et préfère la critique à la bonne conscience.

Marianne : Vous êtes l'un des philosophes les plus importants de votre génération. Faut-il vous appeler « philosophe » ou « penseur » ?

Jean-Luc Nancy : Si on entend par « philosophe » quelqu'un qui élabore une « philosophie » au sens d'une représentation du monde – de ses principes et de ses fins – alors le penseur s'en distingue en ce que la pensée ne peut pas s'arrêter sur une représentation. Elle doit toujours les excéder vers ce qui ne se laisse pas capturer en elles. Chacun des philosophes reconnus de l'histoire offre les deux aspects : il ou elle tend à la fois vers une représentation et vers son outrepassement. Tous – même Hegel !

Où situez-vous votre œuvre dans le champ de la pensée des XXe et XXIe siècles ?

Né en 1940, je suis un enfant des années 50-60, c'est-à-dire de l'ensemble des pensées ouvertes dans l'après-guerre mais déjà annoncées bien avant par Nietzsche, Freud, Heidegger : les pensées de la nécessité de remettre en jeu toutes les constructions de significations et toutes les représentations de « présences » - que ce soit la présence des choses ou la présence-à-soi. J'ai reçu comme un nouveau commencement – après le Sartre de mes très jeunes années – tout ce qui procédait de la déstabilisation de l'« être » (Heidegger) et du « sujet » (Heidegger, Freud) ainsi que de l'« histoire » (Foucault, Levi-Strauss). En arrière-plan il y avait pour moi un motif de fond : l'interprétation, la prolifération du sens. Tout cela ne me situe pas : je suis façonné ou propulsé par mon temps.

Le temps de sa superbe, pour la philosophie, où sa voix et la parole des philosophes résonnaient jusque dans le débat politique, semble révolu, réduit du moins. S'agit-il d'un retrait subi, d'un repli choisi à l'université, d'un bannissement (relatif) par la société ?

Ce n'est pas une question de menace, ni de retrait. Tout simplement la philosophie ne pense que ce qui lui est donné à penser : « nous » - si je peux me permettre ce collectif – avons travaillé sur toutes les transformations du sens – histoire, politique, droit, subjectivité, identité, etc. – et il s'est avéré qu'il ne se créait pas de sens nouveau(x). Au contraire s'est étendu un aplanissement général de tous les reliefs : pensez qu'aujourd'hui aux Etats-Unis on invente des « ontologies planes » pour mettre toutes choses sur le même plan, sujet et objet, mort et vivant, riche et pauvre... Alors que comme vous savez se creuse un écart jamais vu entre les maîtres de la technofinance et les zombies errants que nous sommes. C'est ainsi, bien sûr ça va avoir des suites... incalculables ! Aussi devons-nous penser devant cet incalculable.

Marx et Heidegger, parmi les figures les plus influentes du XXème siècle, sont accusés aujourd'hui de tous les maux. Sartre est victime du même procès épurateur et sommaire. Freud, Lacan... la psychanalyse n'est plus de saison. Existe-t-il une pulsion de liquidation intellectuelle, un défaut de dialogue avec les œuvres du passé ?

Se prive qui veut se priver ou qui a perdu le fil ! Marx, Heidegger, Freud sont toujours autant présents pour moi et d'eux à moi ces formidables relais qui ont nom Derrida, Deleuze, Lacan. Sans parler de ce qui est toujours neuf à cueillir chez Kant, Hegel, Nietzsche...

Que pensez-vous des accusations spécifiquement dirigées contre Heidegger, dont la parution de ses *Cahiers noirs* (Gallimard) se poursuit ? Certains passages de *Méditation* (Gallimard), publié cet hiver, prennent nettement distance avec le nazisme et avec Hitler.

Heidegger s'est fourvoyé d'entrée de jeu, ou presque en projetant une « pensée de l'Être » qui rejouait la scène métaphysique qu'il récusait. Et ça l'a poussé à une sorte d'hystérie intellectuelle. Mais d'emblée aussi – car c'est le revers ou l'avert de la même monnaie – il avait ouvert la pensée de ceci que « l'être n'est pas ». C'est-à-dire la possibilité d'une négativité ni dialectique, ni nihiliste. Et c'est pourquoi aussi il était si lucide après 1933 sur Hitler et les autres. Mais aussi sur toute notre société. « Méditation » contient bien ce que vous dites mais les *Cahiers Noirs* en sont pleins !

Il est très important de comprendre cela mais au fond je crois que Derrida avait très bien compris. C'est pourquoi il a si bien discuté pied à pied avec Heidegger toute sa vie. Relisez *De l'esprit* : voilà un livre qui emporte Heidegger hors de lui-même ! Aussi n'est-il pas nécessaire de tant débattre sur Heidegger lui-même : Levinas, Granel, Derrida et quelques autres sont allés au-delà. Nous sommes au-delà – ce qui bien sûr signifie aussi que nous en venons mais que nous avons devant nous d'autres chantiers, précisément ceux que Heidegger n'a pas pu voir venir.

Il y a quelques mois, un essayiste médiatique demandait au Ministère de l'Éducation Nationale de supprimer Heidegger de la liste des auteurs qui peuvent être étudiés en terminale. Que vous inspire l'initiative de Vincent Cespedes ?

Quel dommage, quel gâchis ! Quand va-t-on cesser de remâcher des formules expéditives au lieu de lire les textes – ceux de Heidegger mais plus encore ceux que je viens d'évoquer. Tout ça procède d'une assurance somnambulique : on croit savoir et surtout on tient un bon bouc émissaire, un vrai salaud. C'est satisfaisant. Sauf que la saloperie se trouve peut-être aussi dans la bonne conscience avec laquelle toute notre société a poursuivi le plan de maîtrise capitalotechnique du monde.... Jusqu'à ce qu'aujourd'hui elle s'y trouve embourbée.

Je me représente très bien ce que vous rappelez de vos classes et je pourrais ajouter : parcourez les *Cahiers Noirs* et rassemblez, par exemple, une série de notes au sujet de l'« incalculable » et vous verrez combien il y a là de quoi faire travailler des étudiants en référence à l'hypercalculabilité dans laquelle notre culture, notre politique, notre éthique même sont engluées. Bien sûr il faudrait en détacher les incantations au Seyn ! Mais si vous revenez aux quelques textes où Heidegger affirme qu'il ne faut plus substantiver l'être et ne considérer que le verbe... et rendre ce verbe transitif... Alors vous apercevez qu'il s'est au fond contredit lui-même ! Mais il faut lire, bon sang !

Il a été reproché par certains – dont le professeur de philosophie René Chiche dans son livre *La Désinstruction nationale* (Ovadia) – à Jean-Michel Blanquer d'effacer la marque de la philosophie sur l'enseignement secondaire, qui faisait l'originalité du système scolaire français. Que dire de la situation de la philosophie en France ?

Je ne connais pas ce livre. Je sais en revanche quelles sont les conditions actuelles de l'enseignement de la philosophie au lycée. Je connais des enseignants, certains très jeunes. Je sais que très souvent la réception de ce qui est défini par les programmes de philosophie est rendue très difficile pour beaucoup de raisons cumulées, qui vont de la connaissance de la langue (et parfois d'états anciens de la langue, comme avec Rousseau par exemple) jusqu'aux capacités d'attention, de rédaction en passant par un désintérêt fréquent pour tout ce qui n'a pas un caractère pratique immédiatement perceptible. Il y a presque toujours dans une classe quelques élèves qui « accrochent » à la réflexion, mais pour la grande majorité c'est ennuyeux, voire rebutant. La philosophie arrive en terminale comme une tête à perruque sur un corps en blue-jeans et baskets : les années précédentes n'ont pas mené vers le registre de langue, d'analyse, d'argumentation qui était celui d'un élève de 1e il y a 50 ans.

Je comprends donc qu'on veuille introduire de la philo avant la terminale, mais... il y a déjà presque 50 ans que cela fut proposé par le Groupe de recherches sur l'Enseignement Philosophique (Derrida, Châtelet, Sarah Kofman, bien d'autres). A l'époque j'ai fait deux années d'expérience dans une classe de 5e avec une collègue littéraire. C'était passionnant, mais nous n'avons pas eu les moyens de poursuivre. Je n'ai pas cessé de penser à cela : comment modeler à neuf, en écartant d'abord tous les programmes, notions, auteurs et exercices, une initiation à la pensée. Il faudrait inventer une discipline spéciale. On pourrait l'appeler « disputatio » ou bien « controverse » ou encore simplement « discours » (ou « sciences et arts du discours ») et on commencerait par creuser tous les sens ouverts par ce mot « discours ». On parlerait de la philosophie à partir de la 3e ou de la 2e mais avant on parlerait de parler/discuter/démontrer/prouver/convaincre/persuader/opiner/ etc.... Tout cela se branche à l'évidence sur toutes les autres disciplines et permet des exercices et des incursions dans toutes

sortes de directions. Et c'est très exactement ce qui a eu à la plupart lorsqu'en terminale on leur balance des discours savants sur la conscience, le pouvoir ou la beauté.

Je regarde plusieurs déclarations de notre collègue Chiche : je peux partager son constat. Mais une fois de plus je me trouve devant une accusation qui paraît ignorer d'où provient l'état actuel de l'école. On accuse un relâchement ou une inconscience, une inféodation aux pédagogismes ou aux sociologismes, etc... Mais c'est une société et une culture tout entières qui depuis longtemps ont engagé le processus. Et pourquoi ? Parce que peu à peu nous n'avons plus maîtrisé ce que nous pouvions et devons nous enseigner à nous-mêmes. Quelle langue parler ? Dès les années 50 la question a été posée par les profs de français. Quelles maths et physique enseigner ? Dès les années 60 on se l'est demandé. Dans les deux cas les réponses ont été inverses pour des raisons qui crèvent les yeux. Et l'histoire et la géographie ? Que deviennent-elles lorsque tout déplace voire bouleverse les grilles d'analyse ? Alors la pauvre philo, conçue pour le lycée napoléonien puis repoudrée à la républicaine, elle a commencé à ployer sous le poids des ans.

En 1964 j'ai commencé à enseigner au lycée. J'ai annoncé qu'on lirait le *Phédon* de Platon et qu'il y était question de l'âme. Intervention d'un élève : « *Qu'est-ce qu'on a à faire de ces vieilleries ?* » C'était un très bon élève. Et ça m'a fait un bien fou car j'ai dû expliquer ce que « âme » pouvait recouvrir. Mais c'était il y a plus de 50 ans. Aujourd'hui il n'y aurait pas d'intervention car on ne m'aurait pas écouté. Or si on n'est pas écouté c'est que ce n'est pas audible. C'est à la société de trouver ce qu'elle veut se faire entendre.

Ce que l'on entend dans la société, c'est l'« attente d'une sortie de crise par la pensée » dont votre essai *Un trop humain virus* (Bayard) est un écho. Comment vivez-vous ce recours à la philosophie, appelée comme on appellerait au secours ?

En effet il y a – ou il y a eu – un appel au secours selon la croyance répandue que la philosophie est prestataire de sagesse et d'espoir. Il est vrai qu'aujourd'hui hors de la religion (qui sans doute aide peu devant la pandémie) et de la psychanalyse (qui n'accède pas vraiment aux phénomènes sociaux) il n'y a plus de perspective politique pour se cramponner à l'histoire. C'est une bonne occasion de mieux comprendre et la philosophie et notre situation – disons spirituelle. Hegel a le premier dit que la philosophie vient lors du déclin d'une forme de vie. Elle essaie de penser cette forme et son déclin, mais l'avenir reste l'imprévisible (sauf à parler de stratégies pratiques, sociales, économiques dont l'évaluation échappe largement aux philosophes).

Ce que l'Occident, et l'Europe a fortiori, affronte à travers cette expérience, c'est la mise à l'épreuve de son infailibilité. Les raisons de la fragilisation récente de sa « toute-puissance » sont-elles culturelles autant que techniques ?

Elles sont spirituelles selon le mot de Marx qui disait que notre monde est privé d'esprit. Le rationalisme et l'humanisme ont fait leur temps – qui a eu sa grandeur et sa vigueur. Autant la Raison que l'Homme ont comme épuisé leurs ressources. Comme naguère le sacré avait épuisé les siennes.

Depuis que le virus est « entré dans la salle », l'inquiétude est générale, « nous sommes poussés hors de notre programmation ». A la peur intemporelle de la mort, dont « toute la philosophie provient », s'ajouterait celle, nouvelle, de l'incertitude ?

La peur de la mort n'est pas la même selon que les cultures en font. Aucune culture n'avait jusqu'ici rendu la mort inessentielle et purement stérile. Toutes savaient l'inscrire en elles (dans la vie) : la nôtre ne sait plus puisqu'elle réduit la vie à la production/consommation.

« De fait le virus nous communise » résumez-vous. De quelle manière l'isolement relatif de chacun propre au confinement renforcerait-il la communauté ? On réaffirme sur tous les tons, jusqu'au cri, que nous ne sommes pas des « animaux solitaires »...

Il y a un double mouvement. D'un côté nous découvrons une condition fragile pour tous et qui exige d'exercer des responsabilités communes. De l'autre surgit le « sauve-qui-peut » individuel ou de classe. Et cette ambivalence se reflète bien dans les protestations contre les obligations de « distance sociale » de la part de gens qui en temps normal vivent à grande distance de la plupart de leurs concitoyens. Un extraterrestre qui débarquerait penserait que cette société jusqu'ici se touchait, s'embrassait, s'enlaçait à tout bout de champ. De même pour les libertés : notre vie ordinaire est soumise à tant de contraintes techniques, économiques, sociales, culturelles que la limitation des promenades et des apéros devrait paraître minime. Ce que je dis là ne vaut bien sûr que pour les classes moyennes, qui sont celles qu'on entend. Les riches se moquent de tout ça et les pauvres, eux, souffrent encore plus de leur pauvreté.

Le virus, en tant que menace sanitaire, « égalise les existences » mais matériellement, il réveille et reproduit les inégalités sociales. En quoi la pandémie est-elle un « produit de la mondialisation » ?

Je crois que la démonstration est faite et toujours en train de se faire : les bouleversements des écosystèmes exposent les humains à des pathologies animales, les conditions de production et d'échange favorisent la circulation des virus avec celle de l'argent, les progrès techniques accroissent l'exigence sanitaire des mieux nantis et ne font guère changer le sort des misérables, des affamés, des mal soignés. Et nous ne sommes pas au bout, nous n'avons pas encore vu jusqu'où cela peut s'aggraver.

« Nous devons réapprendre à respirer et à vivre » affirmez-vous. Comment répondre à votre invitation : « Soyons des enfants » ?

C'est une invitation « spirituelle », pour employer à nouveau ce mot. Mais l'esprit ne se commande ni au sens militaire ni au sens commercial du mot. Ce n'est pas en prêchant qu'on fait des fidèles, c'est plutôt l'inverse : lorsque survient une nouvelle énergie, elle suscite des vocations... Mais peut-être n'y a-t-il plus d'énergie – en dehors de l'électricité et de l'algorithmique. Ce n'est pas être pessimiste que de dire ça : encore une fois, l'avenir ne peut que venir, ne peut que provenir du fond de l'inconnu. Ce qui n'empêche pas de continuer à marteler que ce monde est invivable, avec ou sans virus, et qu'il y a ceux qui en souffrent et ceux qui en profitent.

A propos d'avenir, vous le concevez sans passé ni futur dans *La Peau fragile du monde* (Galilée). Est-il encore permis de cultiver le présent et de croire en lui dans un pareil contexte, de « croire au soleil quand tombe l'eau » pour le dire avec la poésie (Aragon) ?

Le présent, c'est ce qui arrive et qui part. C'est toute notre vie : sans cesse ça arrive et ça part. On peut se souvenir du passé, on peut espérer tel ou tel futur mais souvenirs et attentes font eux-mêmes partie du présent. De sa fragilité fugitive, instable. Le plus beau moment d'émotion amoureuse ou esthétique passe. L'ardeur de la révolte ou de l'effort sportif arrive, flambe et passe. Nous sommes familiers avec ça.

Mais nos mauvaises habitudes de penser par "progrès", "croissance", "accélération" - d'une part - et d'autre part "regrets", "pertes", "âges d'or", etc... nous brouillent la saveur du présent. C'est pourtant elle que nous éprouvons même dans des joies très simples - une rencontre, un sourire, une phrase, une lumière. Cela se cultive en effet. C'est même ce pour quoi une culture existe : les formes, les signes, les saveurs ou les résonances - le "partage du sensible" selon l'expression de Rancière. Mais si on ne connaît que le calcul du temps passé et du temps à venir, si on ne pense qu'en termes de gains ou de pertes alors il n'y a pas de présent. Bien sûr il faut des conditions de vie qui ne fassent pas de chaque moment une inquiétude : qu'est-ce que je vais pouvoir manger ? Où pourrai-je dormir ? Comment finir le mois ? Quand serai-je guéri ? Une culture, ou une civilisation exige que ces angoisses soient aussi réduites que possible. En ce moment on dirait que tout est fait pour les aviver.